

Sauvages décembres

Nancy R. Lange

Numéro 76, printemps 1998

Le chagrin d'amour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13726ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lange, N. R. (1998). Sauvages décembres. *Moebius*, (76), 57–58.

Sauvages décembres

Le pont enjambe le fleuve et l'île blottie dessous avec, en son sein blanc, le cœur de mes fêtes anciennes. Passé la grande place aujourd'hui désertée, à droite, au bout du chemin, se trouvait le carrousel. Y est-il encore? Quel vide... Quel silence... il n'y a ici que le vent qui, prenant son élan en traversant le fleuve gelé, s'est approprié l'île pour lui seul, en a fait son territoire. Dans la lumière horizontale de la fin du jour, je suis venue quand même, affamée de retrouvailles improbables. Mon cheval. Mon animal favori...

Que fait-on des chevaux de bois, une fois l'été enfui? Que fait-on de ses souvenirs, une fois morte la saison des amours innocentes? Entourée de la mélancolie typique aux lieux jadis animés de rires et de cris, j'avance sur le chemin. J'avance dans la neige, avec l'empreinte de mes pas pour seule compagne. Dans la brunante passe le visage de ma mère, d'une beauté poignante, et son sourire, les mots d'encouragement qu'elle me lançait. «Monte!» Cette luminosité dans ses yeux, ce vaste espace...

Elle n'est plus. Le temps a tout balayé. Je suis peut-être morte moi aussi, mais propulsée par le désir irrésistible de revoir mon cheval, aimantée par lui, j'avance. Voici le carrousel et le voici, lui. À demi enseveli, seul à veiller parmi les autres qui dorment sous la neige, il est là. La tête dressée sous sa crinière sombre, il me fixe. Il m'attendait. J'en pleurerais.

Je m'approche, lui passe les bras autour du cou. Je lui parle. Je lui dis à voix basse ce que je ne dis à personne. Combien m'ont manqué, au cours des années, sa croupe ronde et sa peau lisse et blanche. Combien je réalise maintenant l'avoir cherché, à tourner en rond, à

essayer de recréer le rythme parfait de nos chevauchées éblouissantes. Je me sens si seule, parmi les étrangers, à chercher encore la magie défunte.

Je lui lèche le visage, lui embrasse les oreilles. Derrière mes yeux fermés, des lumières se rallument, bleues, jaunes, une musique renaît. Tout tourne, me semble-t-il. Qui a remis le manège en marche? Le sol se dérobe sous mes jambes épuisées. Fondant en larmes, je m'agenouille, appuie ma joue contre la sienne et lui dis encore comme je suis perdue. J'ouvre les yeux, tourne le visage vers lui. Il me regarde et comprend. Ses épaules s'offrent à moi.

Alors je me relève et commence à me déshabiller. Le foulard d'abord puis le manteau et la veste. Il me fixe comme lui seul sait le faire. Il m'attend. Aveuglée par le chandail que je fais passer par-dessus ma tête, je le sens frémir tandis que l'hiver me plaque ses mains sur les seins. Frissonnante, je me hâte. La jupe, les bottes, les bas. Remets les bottes avant de grimper sur lui.

Ce soir, nous nous échapperons ensemble, lui et moi, nous nous arracherons, soudés, de la mort, de l'hiver, de l'emprise du carrousel. Non, je n'ai plus froid. Et nul vent ne saura balayer les mots que je lui murmure en m'allongeant sur lui. «Emporte-moi...»